

Contact

[laurent.mann@avoodware.com](mailto:laurent.mann@avoodware.com)

---

Participer

en laissant un commentaire :

<http://www.avoodware.com/dire/tentation>

en faisant un don :

<http://www.avoodware.com/savoir/mecenat/don.html>

---

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>

# *La Tentation des Limbes*

- récit -

Laurent Mann

*Novembre 2000*

Des premiers jours, je ne conserve pas trace d'un souvenir. Je ne me souviens pas davantage des jours qui suivirent, ces jours intemporels qui semaine après semaine m'ont conduit à ce point où l'improbable s'est produit.

Pourtant, bien que je sois tout à fait incapable de les expliquer, j'ai pleine connaissance des faits. Ils sont comme imprimés en moi, à même ma chair. Je ne me souviens pas : je sais. D'une certaine manière, cette histoire est ma préhistoire et les événements qui se sont produits alors sont l'essence même de cette conscience qui aujourd'hui m'échoit et déjà me consume. Ils sont en moi comme le sang qui coule dans mes veines. Je sais qu'ils ont été.

Je suis, j'existe et, dans le même instant, je sais. Je sais d'où je viens comme je sais trop bien déjà vers quel rivage je m'en vais doucement dériver. J'ignore pourquoi j'existe, et même comment j'en suis venu à exister, mais ces chemins escarpés par lesquels je suis parvenu à cet instant où indéniablement je suis, ils me sont parfaitement connus et je sais les étapes fondatrices de ce moi qui a pris corps – on ne peut

mieux dire –, ce moi qui aujourd'hui est et flotte comme en apesanteur, dans l'obscurité de la matrice.

Et, devant moi, s'étend ce fragile pont de lumière qui enjambant inutilement les limbes, joint le néant au néant. Loin s'en faut encore que j'y aie posé le pied.

\*

Au commencement, il y eut la fusion de deux gamètes. Deux cellules sexuelles qui se rencontrèrent pour n'en faire qu'une, une qui n'était ni l'une ni l'autre et qui dès lors était appelée à poursuivre sa propre histoire. Un œuf humain se constitua et la vie surgit de cette rencontre fortuite d'un ovule et d'un spermatozoïde qui fusionnèrent au sommet d'une trompe. Le big-bang, l'univers tout entier, son immensité vide, la matière, le tout et le rien, et des milliards d'années et d'étoiles furent contenus dans cet instant insaisissable, lorsque fut insufflée la vie. Cela se passa au cœur même du mystérieux, dans son antre inaccessible et silencieux.

Que m'importe en réalité ce mystère, ou ce miracle, je n'ai pas d'aspiration au divin et le comment faire de la création n'est pas tant mon affaire. Quant au pourquoi, il est plutôt rassurant de se figurer qu'il n'y en eut pas. Je n'apprécierai guère que ma vie fasse partie d'un plan universel auquel je serais contraint. Si

ma vie a un sens, il serait heureux que moi seul sois à même de le déterminer. Librement.

Si la vie peut avoir un sens ? C'est bien la question que je me pose.

Débuta aussitôt la dangereuse aventure de l'embryogenèse. Constitué d'une cellule unique et mesurant à peine plus d'un dixième de millimètre, j'entrepris sans me poser la moindre question – et dire « je » me semble ici particulièrement abusif – un long voyage vers l'utérus maternel. En trois jours, au long de chemins hostiles, je parcourus péniblement plus de dix centimètres et déjouai une à une les embûches mortelles qui se présentaient. J'étais seul face au néant infini, lequel m'ayant tout juste accordé la vie semblait déjà s'en repentir. Ce furent en vérité des jours qu'Ulysse lui-même ne m'eut pas enviés.

J'arrivai exténué dans un utérus accueillant. J'étais affamé mais triomphant, indemne et pouvant m'enorgueillir d'une centaine de cellules bien ordonnées. Rescapé, épuisé, survivant déjà, et sursitaire encore, il me fallut attendre trois autres jours, trois jours interminables à errer stupidement dans la cavité utérine avant que de gagner le droit de me nicher douillettement sous la muqueuse. Là abondaient les ressources nutritives qui me devenaient de plus en plus nécessaires. Et là, avant de festoyer, je dus encore

m'échiner, lutter, forer dans la muqueuse pour m'y enfouir, jeter des ponts, établir des communications et dresser des barrages. Aucun répit ne m'était accordé. Oui, croyez-moi, on entre bien vite dans le vif du sujet. Il apparaît de suite que l'on n'a rien pour rien, que pitance et bien-être se paient de sueur et de larmes.

Durant cette première semaine, je parvins à atteindre par divisions successives plusieurs centaines de cellules. Je n'étais cependant devenu ni plus grand ni plus gros qu'à l'origine. J'étais, et il y a un effort d'humilité à l'évoquer, une poussière qu'à l'œil nu on n'aurait pas distinguée d'une autre, infiniment plus triviale pourtant. Je n'étais rien de plus, rien de moins non plus, qu'une poussière d'étoile qu'un vent malencontreux pouvait encore emporter et anéantir.

Tout était là, et rien encore si l'on n'y prenait garde. Une imperceptible convulsion du néant m'avait érupté – postillon solitaire propulsé hors des ténèbres –, mais sa bouche béante menaçait à tout moment de me ravalier.

J'avais dès les premiers instants adressé un message à destination de cet ailleurs indéfinissable vers lequel je tendais de toute mon énergie et qui était incroyablement éloigné de l'informe amas cellulaire dont je me composais. Malgré l'énormité de la tâche qui m'incombait, pour simplement continuer à vivre, je

n'avais pas cessé depuis de tenter de signaler ma présence. Vainement. Car il faudrait quelque temps encore avant que l'hormone gonadotrophine chorionique que je diffusais inlassablement ne fût effectivement captée. Je continuai d'œuvrer seul, dangereusement seul.

Comment l'admettre ? Une femme connaissait une réplique de big-bang à l'échelle de son ventre, une vie prenait son envol dans ses entrailles, tout un univers avait éclos en elle, mais elle ne réagissait pas. Elle n'en savait rien même. Elle m'ignorait. Il y eut un avant et un après, mais elle ne s'en était pas aperçue. L'instant miraculeux lui avait échappé. Je hurlais et nul ne m'entendait, pas plus elle qui est ma mère que tous ces autres qui ne me sont rien. Je n'existais pas. J'aurais pu aussi bien ne pas exister. J'étais seul.

Solitaire, je me fis un cœur comme on s'invente un compagnon. Rien d'abouti bien entendu, rien de définitif, il n'y avait même là rien d'autre qu'une esquisse assez vulgaire. Mais il battait, mon cœur, il battait bel et bien !

J'eus donc un cœur avant même d'avoir une mère qui me reconnaisse et qui m'aime. Quelques jours plus tard, lorsqu'elle serait encore à s'interroger sur la signification du retard de ses menstrues, que son cœur à elle commencerait à battre à l'évocation émue de ma présence putative en son ventre, combien de coups

mon cœur larvaire aurait-il déjà cogné pour crier ma solitude ?

Oui, j'avais un cœur. Je prenais, sinon forme humaine encore, du moins et déjà forme animale. J'étais un embryon. J'étais un être vivant. Moins de quinze jours s'étaient écoulés et l'organisme vivant que je fus à l'origine, ce qui relevait déjà du fabuleux, était métamorphosé en être vivant. Deux semaines du vivant à l'être. J'étais ! ... et je n'en savais rien encore. J'étais même à une distance proprement phénoménale du moment angoissant où je pourrais penser « je suis », ce moment qui me permet aujourd'hui de prétendre comme paradoxalement que j'étais.

Aujourd'hui, en prime, sachant que je suis, je sais aussi que, de même que fut un temps où je n'étais pas, viendra bientôt celui où je ne serais plus. Je sais que ce que les vivants nomment la mort n'est rien d'autre en réalité que le retour inéluctable à l'état naturel des choses qui est le néant. L'univers n'est tout entier qu'un déséquilibre éphémère du néant. Tout entier il y retournera, et moi bien avant.

C'est attaché à un puissant élastique que je me trouvai propulsé dans la vie. Fallait-il vraiment se donner la peine de continuer ? Faut-il autant que faire se peut aller loin, quand on sait que plus on va loin, plus vite on revient ?

Un millième de milligramme pour à peine deux petits millimètres. Ce fut suffisant pour que mon hôtesse ressentît bientôt une inexplicable et envahissante fatigue, qui l'accabla soudain. Elle commença à se coucher plus tôt, et chaque soir un peu plus tôt, tandis qu'au matin elle se réveillait fatiguée encore, et tellement lasse. Après le déjeuner, elle était gagnée par un besoin impérieux de dormir. Il lui arrivait de s'allonger dans son bureau, à même la moquette, pour une courte sieste qui ne durait jamais moins de trente minutes. Elle ne comprenait pas. Aussi bien, elle mit cet état de langueur totale sur le compte de ses règles qui approchaient. D'ailleurs, elle ne pouvait s'y tromper, ses seins gonflaient et son ventre durcissait ; comme chaque mois, elle ballonnait. Elle devenait irritable aussi. Ses règles, donc... A dire vrai, elles tardaient à venir.

Elles tarderaient en effet. Et ses seins n'avaient pas non plus fini de prendre du volume, ni son ventre de s'arrondir et de se tendre. Car si elle était fatiguée, la raison en était majeure : faisant fi à l'époque de préoccupations existentielles que j'étais bien incapable de ruminer, je m'étais attelé à une tâche qui me réclamait une dépense d'énergie considérable, une entreprise épuisante dont l'importance m'échappait encore – et pour cause ! Si je vous dis que je prenais insensiblement l'allure d'une virgule, vous devinerez

aisément quel était mon ouvrage, œuvre capitale s'il en est, puisque c'est à la conception de mon cerveau que je travaillais. A son ébauche. Je préparais le réceptacle à l'épanouissement de mon humanité. Là viendraient élire demeure mes pensées et mes émotions, mon intelligence et ma mémoire. Ma conscience. Mon âme. Moi !... Et l'univers tout entier finalement.

Et, puisqu'il ne fallait rien négliger, à l'extrémité effilée de la virgule, prenait place ce qui plus tard serait mon coccyx. Puisque j'allais parmi les hommes, fallait pas que les coups de pied au cul puissent se perdre !

Un mois après l'instant fatal, j'avais réalisé la prouesse d'avoir multiplié mon poids par dix mille. Je mesurais maintenant cinq millimètres. Dans la virgule, des travaux d'irrigation avaient été entrepris, une circulation rudimentaire s'était mise en place. A l'aide d'un début de cordon ombilical, je pompais suffisamment d'énergie dans l'organisme maternel pour subvenir à mes besoins. Système nerveux et moelle épinière se développèrent. Bras et jambes bourgeonnèrent. Et les organes débutèrent leur maturation. Tout pouvait s'accélérer.

J'en profitai pour me faire une beauté et m'intéressai un peu à mon visage : une cavité nasale avec une ouverture commune pour le nez et la bouche, une saillie pour les yeux, des fossettes pour les oreilles.

J'avançais à tout petits pas, prudemment. C'est ma perception du monde que je préparais, et la perception que le monde aurait de moi. Il fallait s'appliquer.

C'est qu'à l'inverse des organes internes, qui peuvent être considérés comme purement fonctionnels, au sens où ils n'interagissent pas ou peu avec l'environnement, les organes externes cumulent des attributions d'une autre nature. Ils sont le lit à la fois de la sensualité et de l'esthétisme. Ce sont eux, mon nez, ma bouche, mes oreilles ou mes yeux qui m'ouvriront au monde. C'est par leur intermédiaire que ce dernier me révélera ses formes et ses couleurs, les parfums qu'il exhale et les sons qu'il émet. Ses goûts aussi, pour ce que j'en recueillerai sur le bout de ma langue. Il sera sa consistance au bout de mes doigts, ou plus généralement sur ma peau. Et le monde sera en définitive la perception que j'en aurai, ne sera même jamais autre que ce que mes sens me diront qu'il est.

En retour, c'est orner de ces mêmes organes que j'apparaîtrai au monde. Et chacun, c'est selon, m'aimera ou ne m'aimera pas, me trouvera beau ou laid. J'aurai ou non un petit nez légèrement aquilin qui me donnera ou pas un air mutin. J'aurai ou non de grands yeux verts, ronds comme des billes, creusant dans mon visage un regard profond ou bien fuyant. J'aurai ou non de grandes oreilles chiffonnées et translucides, des lèvres pulpeuses et comme dessinées

au pinceau – et mon sourire en particulier sera beaucoup ce que sera ma bouche. J’aurai le teint clair et frais, ou bien gris et sec. Ma peau sera douce et laiteuse comme une invitation à la caresse, son parfum doux et musqué appellera les câlins et, légèrement sucrée, y déposer un baiser sera source d’un grand plaisir. Ou pas.

Oui, il aurait donc fallu pouvoir s’appliquer, éviter autant que possible que tout ne repose sur le charisme. Mais voilà, ce pouvoir je n’en disposais pas, et cette absence de libre-arbitre me laisse aujourd’hui songeur et, il faut bien le dire, perplexe. C’est qu’à l’instant où le spermatozoïde fut couronné au cœur de l’ovule – heureux vainqueur et unique rescapé parmi plusieurs dizaines de millions qui avaient entamer cette course impitoyable, où les perdants perdirent la vie, c’est-à-dire la mienne – à cet instant où les deux noyaux fondateurs fusionnèrent, et se rencontrèrent les vingt-trois chromosomes de l’un et les vingt-trois chromosomes de l’autre, lorsque par paire tous s’assemblèrent et que muni de ses quarante-six chromosomes réglementaires, l’œuf ainsi créé pouvait prétendre à l’humanité, tout, absolument tout déjà était définitivement scellé. Non seulement le programme de travail des quelque trente-neuf semaines à venir était connu, mais pis que cela, l’ensemble de mon potentiel physique et physiologique était irrévocablement inscrit,

et ce jusqu’au moindre détail dans le code génétique auquel dès lors je me résumais ; ce code unique auquel en somme je me résume et suis appelé à me résumer l’espace de toute une vie.

Non. Il ne peut pas en être ainsi. Ce serait dérisoire et la frustration serait trop grande. Si cela était aussi simple, si effectivement je n’avais d’autre espoir que de me trouver réduit à mon génotype, la messe serait dite et je ne prendrai pas la peine de beaucoup de réflexion avant de tirer sur l’heure ma révérence. Non, il y a autre chose, qui donne à réfléchir un peu. Il y a, disons, la nature humaine.

C’est un fait, l’homme est constitué d’un peu de peau étirée sur un amas de chairs irriguées et d’os imbriqués. Il est inconcevable cependant qu’il se réduise à si peu. L’homme est en sus un être pensant, et c’est de sa constitution psychique que provient son humanité. De son intelligence il tire en principe une autonomie de pensée et, de fait, il a en lui la faculté de décider, de choisir, d’arbitrer, de faire ou de ne pas faire, de faire ainsi ou autrement. De vivre !

Je voudrais m’arrêter à cette certitude. Pourtant je m’interroge encore. Cette pensée autonome n’est-elle pas en réalité un leurre supplémentaire ? Lorsque face à une alternative et après réflexion un homme prend une décision et oriente ses pas en conséquence, est-ce

du libre-arbitre ou bien son illusion parfaite ? Fait-il réellement un choix, c'est-à-dire disposerait-il réellement des moyens d'en faire un autre ? Ne peut-on penser qu'à tout instant, si des alternatives se présentent effectivement à lui, l'individu ne fait en réalité que réagir à des circonstances qui lui sont extérieures, que la décision prise en cet instant n'est rien de plus que le produit d'un passé qui le gouverne ? Ce point qui s'ajoute sur la trajectoire de sa vie n'est-il pas en définitive prédéterminé par l'ensemble des points qui le précèdent, jusqu'au premier d'entre eux, quand l'œuf fut fécondé ?

S'il en était ainsi, nous pourrions alors énoncer que, toutes circonstances extérieures par ailleurs identiques, à un génotype humain viable donné correspond à la vie d'un homme une et une seule trajectoire. Et ce génotype reçu en héritage ne serait qu'une parmi ces circonstances, le premier avatar d'une multitude qu'il est donné à un être de subir.

Il semble évident que ma psyché, indirectement peut-être, et tout au moins pour une part non négligeable, résultera de ce qui se trouve d'ores et déjà inscrit dans les méandres de ma séquence d'ADN. Qui viendra prétendre, par exemple, que le caractère sexuel de ma vingt-troisième paire de chromosomes n'influencera pas de manière déterminante quelques-unes parmi mes plus importantes caractéristiques

psychiques ? Non seulement, le résultat de ce jeu de pile ou face originel conditionne fortement ce que sera mon fonctionnement psychique, mais il pèsera lourdement sur ce que seront mes rapports sociaux, sur le regard que l'Autre posera sur moi, et sur ce que je serai en réaction. Ne serai-je donc, et entre autres choses, que le fruit hasardeux d'un X ou d'un Y déposé au premier instant par le spermatozoïde héraut au cœur de l'ovule, comme un hommage à sa reine ?

Et, si mon sexe est probablement une parmi les caractéristiques les plus évidentes, les plus immédiatement identifiables de mon patrimoine génétique, il n'en est qu'une infime parcelle parmi une infinité de combinaisons possibles. Ne me resterait-il alors à attendre de la vie que les surprises d'autres circonstances incertaines qui me ballotteront au gré de leurs vents capricieux ? Je me débats avec cette idée forte et parée des attributs de l'évidence selon laquelle, disposant d'un libre-arbitre, je ne pourrais en réalité l'exercer que dans le cadre restreint où j'aurais été originellement confiné. Je ne m'en plaindrais pas d'ailleurs, on peut aimer les surprises, on peut même espérer que les circonstances soient favorables, je ne fais là qu'énoncer les données du problème qui se présente à moi.

Vivre ? Il me faut être méfiant, évaluer bien l'offrande. Certes le gâteau de la vie est appétissant, je

souhaite néanmoins jauger la dose de poison qu'il renferme. Peut-être n'en mordrai-je pas moins dedans, et à pleines dents encore. Peut-être pas. On m'accordera qu'il y a là pour le moins une véritable alternative. Il faut en mesurer bien les termes, et s'il n'est qu'un choix à faire le faire au mieux.

Je n'étais qu'un embryon dépourvu de conscience et qui pour sûr n'avais pas les moyens de prétendre au libre-arbitre, lorsque pour la première fois mes géniteurs posèrent sur moi des yeux mouillés d'émotion, lorsqu'ils assistèrent à la projection échographique d'un moi par eux fantasmé.

J'avais moins de quarante jours et s'il y avait déjà tout à espérer et tout à fantasmer, il n'y avait certainement rien à voir, rien qui en soi puisse à proprement parler provoquer un enthousiasme délirant. Espoirs et angoisses étroitement mêlés, ils s'extasièrent pourtant devant ce qui n'était effectivement qu'un embryon informe d'environ dix millimètres, complètement replié sur lui-même et muni d'une tête de mouche démesurément grosse, ornée de deux yeux dépourvus de paupières et d'un nez aplati. Ils tombèrent d'accord pour dire que j'étais beau. Ainsi, quand bien même je naîtrais difforme, ou mentalement déficient, ces deux-là sauraient s'aveugler

suffisamment pour m'aimer un peu. Je ne suis pas certain que ce puisse être une consolation suffisante.

J'aime me souvenir – mais je ne me souviens pas – que ma mère a versé une larme ou deux en découvrant sur l'écran le clignotement d'un point lumineux dont l'échographe lui aura révélé que se dessinait là l'empreinte des battements de mon cœur. Mon père – puisqu'on peut présumer que cet homme est mon père – mon père la serrait entre ses bras vigoureux, comme pour se donner une contenance, tenant avec sérieux son rôle, dérisoire pour l'heure.

Ils surent ce jour-là que j'étais seul et s'en réjouirent. Mais moi qui suis seul cela ne m'aurait pas déplu que nous soyons deux. Qu'il y eut ici un contradicteur qui partage et enrichisse mes réflexions aurait pu s'avérer profitable. Solitaire, je pense beaucoup et, je dois l'avouer, j'ai bien souvent la sensation de m'engluier dans de stériles débats intérieurs où envie et raison se disputent les commandes. J'ai envie de vivre, mais je subodore que la vie est un formidable leurre. J'ai envie d'aimer et de rire parce que cela semble si bon, mais j'ai parfois l'angoissante certitude qu'il n'y a d'amour que de soi-même et de rire que dément. Rire au nez de la mort, n'est-ce pas la plus délirante des folies humaines ? Aimer l'Autre, n'est-ce pas simplement chercher à oublier qu'on est soi-même mortel ? Pourtant : rire et

aimer, vivre ! Comment y renoncer ? Et pourquoi renoncerait-on à faire semblant, si cela peut être agréable ? Si cela peut soulager un peu, ne serait-ce que d'une larme ?

Je suis comme écartelé. J'aimerais tant, une fois au moins, contempler béatement un soleil qui se couche en rougeoyant sur l'horizon, tandis qu'une étoile s'allumant après l'autre au firmament, l'univers soulèverait un coin du voile pudiquement étendu sur l'immensité de son mystère. J'en rêve, et pourtant je devine, je crois deviner que cela n'aurait pas plus de sens que de s'émerveiller de la beauté du brasier dans lequel on vous précipite, ce brasier dont les flammes ne dansent et ne crépitent que parce qu'elles vous consomment. Il suffit d'un peu de raison pour se convaincre que cela n'aurait pas de sens. Puisque la seule vérité de l'univers est qu'il est tout obscurité et qu'il n'a d'autre vocation que l'anéantissement de toute chose. Puisque sa beauté ne voile pas un mystère mais son vrai visage qui est monstrueux. Puisqu'on ne peut pas bien longtemps faire semblant.

Perfide raison qui hante mes désirs et les inhibe. Un jumeau saurait me dire : « on l'emmerde, la raison ! » Il saurait peut-être me convaincre, lui, à force d'enthousiasme hystérique, qu'un seul éclat de rire vaut bien toutes les vanités de la vie. Il me murmurerait que l'on peut vouloir endurer toutes les souffrances

pour risquer d'aimer une fois. Oui, pourquoi pas ? S'il faut sortir d'ici et prendre son bain de folie, ce qui n'est pas forcément une mauvaise idée, un bon coup de pied au cul aurait pu en vérité m'être d'un précieux secours.

Au cinquantième jour, je pesais cent cinquante milligrammes. J'avais atteint puis dépassé largement le centimètre pour m'acheminer vers son doublement. Ma tête continuait de prendre du volume. Au bout de mes bras me poussèrent des mains, et des pieds à mes jambes. J'avais même des doigts, palmés pour l'heure.

Mon squelette commença son ossification et mes muscles se développèrent. Je pus esquisser mes premiers mouvements actifs. Ça devenait sérieux. J'avais des dents de lait, déjà. Selon toute probabilité la première d'entre elles ne devrait pas voir le jour avant plus d'un an, mais tout est possible – il paraît que Louis XIV, le roi Soleil, est né avec une dent (on comprend que sa mère n'ait pas été la plus commode des femmes). A l'autre bout de mon anatomie, mon intestin et mon appareil urinaire débouchaient sur un seul orifice. A ce stade, et avec un manque de poésie certain, cet orifice unique et éphémère est appelé cloaque.

Une semaine plus tard encore. Tout cette fois s'était mis en place. L'estomac, le foie et l'intestin

répondaient présents. Le système nerveux et la moelle épinière aussi. Le cœur avait pris sa forme définitive. Le cerveau continuait de se structurer. J'avais des os et des muscles, des bras et des jambes, un visage. Je m'humanisais, si l'on peut dire. Et j'entamais seulement l'importante phase de différenciation de mes organes sexuels. En accord avec l'objectif qui dès l'origine avait été fixé, je me sexualisais.

Je pesais dix bons grammes maintenant, pour près de trois centimètres. En moins de soixante jours, j'avais donc multiplié mon poids par dix millions ! S'en était fini de l'embryon, on pouvait m'appeler fœtus. Un deuxième mois finissait. Deux mois seulement ! On pouvait estimer que j'avais bien travaillé.

On avait créé, il fallait croître maintenant. Le temps commença à s'étirer.

C'est au cours du troisième mois – cela reste approximatif, mais comment avoir en la matière une quelconque certitude ? – qu'eut lieu le premier éclair. Une décharge fulgurante me transperça le cerveau. Il me sembla qu'un bref rai de lumière avait fusé dans le néant obscur. Ce fut le début.

J'avais eu conscience de quelque chose, d'un instant de vie, comme une image subliminale jaillissant sur l'écran noir de mon esprit. La clarté fut telle que m'aveuglant je ne perçus rien d'autre que sa présence

qui m'inondait. Une première connexion synaptique avait abouti et une étincelle avait jailli, déchirant les ténèbres. Ce fut le premier de tous les instants et je ne me souviens de rien d'autre que de sa lumière intense.

Il m'a semblé dès lors percevoir le temps s'écouler. En réalité, du temps, je n'en saisissais que des pointillés encore. J'abordais le grand virage de l'humanité et ma conscience clignotait. Le second éclair, qui ne fut pas moins intense, n'eut lieu que quelques jours plus tard, et l'instant ne fut guère plus long. Déjà il s'ajoutait au premier. Ensemble ils octroyèrent une consistance au temps. Je prenais de l'épaisseur, imperceptiblement.

Deux éclairs, c'était bien peu encore. Plus tard viendrait un autre, puis un autre. Et un autre encore. Qui se donneraient la main. Alors seulement, saisissant le vol incertain du temps, je prendrais conscience, de moi et du monde. Seulement alors, car nulle conscience de soi ne saurait exister hors de l'erratique course du temps. L'être et le temps sont indissociables. Ils sont l'un et l'autre ce que sont lumière et obscurité. Et si l'obscurité est nécessaire pour que puisse s'y propager la lumière, sans lumière l'obscurité ne se conçoit pas. Oui, plus tard seulement, prenant conscience du temps et de son cours, je me penserai, le temps m'inondera de sa clarté et, ainsi éclairé, le monde existera.

Je comprends en évoquant cela que je suis tout. Ce qui n'est pas en moi, ce que je ne puis penser n'existe pas. Il n'y a pas d'ailleurs. Le monde est tout subjectivité et il n'est d'autre sujet que moi-même, moi qui pense les autres ; moi qui avant cela me suis pensé, qui ai ouvert les yeux sur le monde. Cette lumière fulgurante, ce premier éclair, c'était le big-bang : j'avais créé l'univers et je me dressais maintenant en son centre. Cet univers qui m'échappait déjà, comme le temps qui vous file entre les doigts et que vous ne pouvez retenir...

Les battements de mon cœur avaient pris de l'ampleur, on le comprendra aisément. Ils étaient devenus audibles, pour peu qu'on se donne la peine de les écouter au moyen d'un appareil à ultrasons. Un rythme effréné, quelque cent cinquante battements toutes les minutes, de l'émotion pure. L'intelligence viendrait plus tard. Avoir conscience de soi d'abord, comprendre ce que cela signifie ensuite. Et entre-temps, l'émotion que cela procure.

Il semble que ce n'est que vers ma dix-huitième année qu'aboutirait la maturation de mon système nerveux central. Pour se dégrader ensuite. Ne pas oublier cela non plus.

Mes parents ne disposèrent bientôt plus de la toute puissance qui leur avait été conférée par les règles

humaines en vigueur, règles qui les autorisaient à briser net cet élan qui semblait vouloir me propulser vers la prise de conscience de ma propre existence d'humain, par-delà le néant. Ils n'en ont pas usée et j'aurais bien voulu connaître leurs raisons. Pourquoi ne m'avoir pas épargné la vie, quand il en était encore temps ? Il n'y a tout de même aucune évidence à vivre. Avaient-ils même pris le temps de la réflexion ?

Je veux bien admettre qu'ils ne ressentent pas de manière aussi aiguë les affres de l'existence et supposer que pour eux vivre est un acte simple et délicieux, tant qu'il n'est pas même un acte mais un état. Ils ne peuvent néanmoins ignorer les dangers auxquels eux-mêmes s'exposent en me mettant au monde : ils m'aimeront, les malheureux ! Ce qui germe-là, dans ce ventre qui s'arrondit si joliment, ce n'est pas simplement un être à chérir, c'est de l'amour brut, un condensé de vulnérabilité, un désastre potentiel. Ça meurt, un enfant. Ça meurt plutôt facilement même.

Il suffit d'un rien d'inattention ou de malchance. Et de ce rien qui fait basculer dans le tragique, un père et une mère ne s'en relèvent pas. Pour eux, le spectacle ne reprend pas. Ils se changent en pierre, et la vie glisse sur eux sans plus les émouvoir ; ils ne sont plus que la triste et lente érosion du temps qui soudain s'est arrêté, et aussi des souvenirs qui peu à peu s'estompent.

Faire un enfant ! Autant installer une gorgone dans son salon et l'asseoir sur un trône. Ça meurt un enfant, comme tombe la neige, sans bruit. Et ça vous glace le cœur.

J'avais maintenant des poils sur le visage, un premier duvet. J'avais des paupières sur les yeux. J'avais des lèvres translucides qui me dessinaient une jolie bouche. Mais le front restait bombé et les oreilles se réduisaient encore à deux orifices fendus de part et d'autre de mon crâne. Mes membres s'allongeaient et, aux extrémités, des ongles y poussaient. Foie, intestins, reins et autres organes abdominaux continuaient leur croissance. Ma colonne vertébrale ébauchait son ossification. Muni de muscles et d'articulations, mon corps pouvait maintenant s'exercer à quelques mouvements. Il arrivait même que je parvienne à sucer mon pouce. Je pesais quarante-cinq grammes et avais atteint la taille raisonnable de dix centimètres.

Il semble que j'ai été conçu le 9 août, jour de la Saint Amour. On pourrait y voir un augure. D'ailleurs, la probabilité est assez forte pour que je voie le jour à la Saint Désiré, le 8 mai. Me voici placé sous des signes on ne peut plus favorables. Malgré ça, je ne parviens pas à empêcher l'inquiétude de sourdre en moi, cette lourde mélancolie qui me saisit à la pensée

de cette période où le choix était encore indolore, où tout était réversible.

Il n'y aura pas de fausse-couche, et finalement cela n'aurait simplement été que le terme d'une fausse joie. C'était peut-être l'occasion de renoncer, m'effacer discrètement, disparaître avant d'avoir suscité trop d'amour. J'aurai bien aimé pouvoir y penser un peu avant. Et décider de moi. Mais voilà, quelques éclairs, dans la lumière aveuglante desquels je m'étais pensé, moi et rien d'autre, n'avaient pas suffi à produire un être de raison. Loin s'en fallait. Je n'ai eu loisir de rien décider.

Dès lors que j'avais laissé filer toute opportunité de me décrocher, l'espérance la plus débridée prit place dans le cœur soulagé de mes parents. Ils comprirent qu'il n'y avait plus guère d'obstacles à ma venue au monde, à ma venue à eux qui me présenteraient bientôt au monde, orgueilleux comme de petits dieux exhibant leur petit miracle. Je pus percevoir leur bonheur qui déferlait à flots bouillonnants dans le liquide amniotique. Ma mère me souriait sans retenue, de l'intérieur, et son sourire me devint palpable, fit vibrer et chanter le cordon ombilical qui nous unissait. L'imparfaite barrière placentaire ne fonctionne pas contre les émotions maternelles et celles-ci me contaminèrent irrémédiablement. Je percevais jusqu'à

la tendresse de ses mains posées sur son ventre, ses mains invisibles qui me caressaient tout entier.

Inconscient, j'ai répondu. De toutes mes forces, j'ai martelé son ventre de coups de pieds et de coups de poings. Au début, mes muscles se détendaient d'eux-mêmes et lorsque mon pied cogna pour la première fois contre les parois internes de son utérus, le choc passa inaperçu. Au deuxième, il lui sembla qu'une bulle d'air avait discrètement éclos en son ventre. Peu à peu sa perception s'affina. Un jour, elle comprit que je me manifestais, que c'était moi.

Comment ignorerais-je maintenant qu'une communication existe entre elle et moi ? Comment ne pas porter au crédit de la vie ses paroles non prononcées qui chaque jour me parlent d'amour, d'un amour que non seulement elle me promet mais dont elle m'enveloppe déjà ? L'espoir s'était installé pour de bon. On croyait en moi. Un lien unique s'était tissé qui unissait nos deux cœurs, un lien d'une force à rien comparable. S'il me fallait rompre ce lien, il me faudrait maintenant arracher le cœur auquel il me relie. Son cœur. Il me faudra maintenant compter avec les larmes et la douleur.

Mon père – s'il est bien cela qu'il prétend être – est entré en contact avec moi d'une toute autre manière, bien involontairement. C'était vers la fin de ce

quatrième mois. Je dormais et mes deux cents grammes baignaient douillettement dans leur environnement liquide. Les sourds battements cardiaques de ma mère et l'incessant flux et reflux de sa circulation sanguine me berçaient. C'était agréable. J'étais tout aux délices de ces échanges sensuels qui s'étaient établis entre elle et moi. L'accélération soudaine de son rythme cardiovasculaire mit imperceptiblement mes sens en alerte. Cet emballement subit de son cœur ne présageait rien de bon. Anxieux, je me préparai à l'imminence d'une catastrophe.

J'envisageai un court instant qu'elle fut simplement au téléphone avec sa belle-mère. Chaque fois elle l'accablait de reproches au prétexte immuable que lorsqu'elle était, elle, enceinte de son fils chéri, son mari à elle, mon père à moi donc – puisqu'il semble qu'il me faille le tenir pour tel –, elle ne passait pas, elle, son temps à courir les magasins, à repeindre l'appartement, ou que sais-je ! Elle restait, elle, bien sagement chez elle à tricoter des layettes pour son enfant, son mari, mon père. Chose qu'aujourd'hui elle avait commencé à faire pour son bébé à lui, la chair de sa chair, son petit-fils – ce qui de sa part aussi est pure conjecture. Maman en était venue à appréhender leurs conversations au point de les fuir.

Ce n'était pas ça pourtant. Quand survint le premier choc, je m'éveillai totalement, croyant voir alors mes

pires craintes se confirmer : tout allait donc déjà finir et je n'aurai rien décidé... Pourtant, maman ne m'avait que rarement semblé aussi détendue. Elle ne paraissait pas avoir peur. Bien au contraire, la violence du coup sembla lui faire particulièrement plaisir. Et le suivant plus encore. Les chocs s'enchaînèrent bientôt à un rythme qui allait s'accélération. J'eus bientôt la sensation assez déconcertante de me trouver dans une essoreuse et ce furent davantage les gémissements de maman, que les grognements rauques de cet homme qu'il me faudrait donc appelé papa, qui m'aidèrent à comprendre qu'ils s'ébattaient.

Ils s'aimaient, soit. C'était plutôt une bonne nouvelle. Mais, vraiment, ne pouvaient-ils attendre que je sorte avant que lui n'entre à son tour ?

Au cours du cinquième mois, mes parents purent compter et mesurer mes organes sur l'écran d'un échographe. Ils s'assurèrent qu'il ne me manquait ni bras ni jambes, et que je n'avais pas non plus le pied bot. Je n'avais pas de bec de lièvre, ni aucune autre anomalie qu'on puisse déceler au moyen de cet appareil et qui aurait alors justifié des mesures extrêmes, ou même une légère angoisse. Au grand soulagement de mes géniteurs, ainsi qu'à leur grande fierté, je fus déclaré bon pour le service. Ne vint à

personne l'idée de s'inquiéter de ce que je pouvais en penser, moi, de vivre.

Cela semble donc inconcevable que l'on puisse éventuellement émettre une quelconque objection à la vie. On fait comme si chaque nouveau-né était miraculeusement promis au bonheur sur terre. On sait pourtant ce qui lui est arrivé au divin enfant.

On confond espoir et promesse, et à tant espérer on semble occulter qu'il est à l'homme, sinon mille, du moins une excellente raison de désespérer : ils me donnent la vie comme en mariage, et c'est la mort qui garni tout mon trousseau. Ne pourrait-on un moment envisager que la pièce montée laisse en bouche un goût persistant d'amertume ? Pour le meilleur et pour le pire : pas de quoi sabrer le champagne ! On le sait bien que la nuit de noces passe toujours trop vite.

A l'occasion de cette deuxième visite chez l'échographe, ils avaient espéré percer le mystère qui dissimulait encore mon sexe. L'œil aiguisé du spécialiste ne sut pas outrepasser ce qu'il interpréta comme une « délicieuse pudeur ». Fille ou garçon ? Recroquevillé autour de mon intimité, le cordon ombilical en cache-sexe, je laissai donc mes parents se délecter des arabesques savoureuses de leurs communes rêveries.

Tandis qu'eux avaient tout le loisir du fantasme, je me consacrais sans fantaisie à soigner le détail et le

futile. Je fignolais. J'affinais. Ne négligeant rien, je finissais. Le visage était encore et toujours l'objet de beaucoup d'effort, mais pas seulement. Au bout de mes doigts translucides un enquêteur expérimenté aurait maintenant pu discerner de fines empreintes digitales : l'on pouvait m'identifier. C'était risible. Quelques milliers de milliards d'êtres humains étaient nés puis étaient morts et, entre tous, je m'annonçais unique. L'idée est séduisante, mais folle sa prétention.

J'aimerais pouvoir me convaincre que ma différence signifie davantage qu'un peu de poudre aux yeux. Naître, vivre et mourir, voilà pourtant ce que tous pour le moins nous partageons, et à bien y regarder ce point commun nous identifie les uns aux autres bien plus que ne nous différencient certaines variantes hasardeuses quant à la trajectoire empruntée. Car, quelle qu'elle soit, cette trajectoire aura été ou sera pour chacun d'entre nous bien mieux caractérisée par sa vanité que par toute autre chose. Certaines auront été ou seront marquées par le succès, d'autres non. Certaines auront été ou seront marquées par une popularité considérable, d'autres par l'anonymat le plus absolu. Certaines auront été ou seront marquées par l'amour, la richesse ou le bien-être, d'autres par la haine, la pauvreté ou la détresse. Mais qu'en reste-t-il au bout du chemin ? Des cendres, de la poussière, rien ! La postérité ? Ça dure combien de temps la postérité ? Que celui-ci tombe

dans l'oubli au lendemain même de sa mort, tandis qu'il faudra mille ans pour oublier celui-là, quelle différence cela fait ? Lorsque le soleil s'éteindra, quoi qu'il m'advienne, en quoi ma petite musique personnelle sonnera-t-elle différemment dans l'insondable obscurité de l'astre mort ? Et la vie aurait un sens !

Je mesurais un quart de mètre et j'atteignais le demi kilogramme. Je pouvais espérer multiplier ma taille par six ou sept encore, ou peut-être huit, et mon poids par cent, cent cinquante ou même deux cents : je ne serai jamais qu'un peu de poussière d'étoile.

Oui, si la vie est vaine, il m'y faudra mettre un rien d'humilité. Savoir que je ne suis et ne serai qu'une fragile bulle d'air qui a éclot à la surface d'un océan sans fond ni rivage, une petite bulle ballottée par les vents et qui avant peu aura éclatée, avec un petit '*pop !*' à peine audible. Savoir que la vie est un bruit blanc éphémère dans le silence infini du néant. Oui, savoir cela avant que de se laisser emporter par le flot imperturbable du temps.

Les éclairs se multiplièrent au cours du sixième mois. Ils se succédaient à intervalles de plus en plus restreints, plus réguliers aussi. Il était rare maintenant qu'une journée finisse sans que l'orage ne se soit

manifesté. Le néant était roi encore, mais une atmosphère de fin de règne fut bientôt palpable.

Un soir, ébranlé par les coups répétés de ma conscience qui n'avait de cesse d'émerger, qui s'éveillait, le néant se fissura pour de bon et la lumière jaillit à flots continus de sa déchirure. Je fus terrifié par cette clarté intense qui se propageait dans mon cerveau et embrasait mes neurones. J'avais mal. J'avais peur. Je n'étais qu'angoisse et souffrance. J'étais ce feu qui crépitait follement, ce brasier qui luttait contre le vent noir du néant et semblait pouvoir enfin l'emporter sur lui. Chacun de mes neurones était une braise rougeoyante. Ma conscience ruisselait en moi comme lave en fusion. Je me consumais. J'allais enfin savoir.

Car pour savoir, il ne suffit pas d'être, il faut avoir été. Il faut une mémoire. Au temps où ma conscience n'imprimait pas, chaque instant était vidé de son contenu par l'instant qui suivait. Et, gommé, il ne m'en restait que sa lumière pour m'aveugler. Le temps s'effaçait de lui-même, s'évaporait à mesure qu'il avançait. Seul existait le présent et son instantanéité stérile qui n'est rien. J'avais pris conscience du cours du temps, mais j'étais incapable de regarder en arrière pour m'y raccrocher. J'étais comme dans un brouillard dense et impénétrable, et emporté par le tumulte des eaux d'un fleuve qui me demeurait invisible. Je ne savais rien encore. On pourra m'annoncer que le ciel

est bleu, que sais-je tant que le bleu ne m'est rien ? Que sais-je quand jamais je n'ai vu le ciel ? Et si même je l'avais vu, et que je me souvienne avoir vu, que sais-je encore si je n'ai pas le souvenir de ce que j'ai vu ? Que suis-je sans mémoire pour emplir le temps qui passe ?

Il ne me suffit pas de savoir qu'il y eut un avant, si cet avant ne se révèle pas à moi, s'il est creux et vide. Que serait un escalier dépourvu d'une première marche sur laquelle poser le pied, et prendre appui ? Que suis-je, moi, sans cette mémoire à laquelle me hisser, pour devenir et savoir ?

Tout commençait. Mon cerveau fourmillait de son milliard de neurones. Quelques-uns entraient en activité, certaines connexions étaient en place, d'autres s'apprêtaient à le faire. Tout s'accélérait encore. L'ensemble de mes facultés sensorielles et émotionnelles s'éveillait et s'affirmait. Assaillie par tant de stimuli, ma pensée n'allait plus tarder à balbutier. A mesure que mon cerveau s'ouvrait, le monde l'emplissait et prenait forme à son contact. J'allais enfin savoir, et comprendre un peu. Prenant peu à peu conscience de moi et du monde, ne me resterait plus qu'à me préparer à y faire mon entrée. Ou pas.

Naître ou ne pas naître ? La question devenait cruciale. J'avais bien peu de temps pour y répondre. Trois mois tout au plus. Moins de cent jours.

Une solution serait bien de venir au monde maintenant, sans plus réfléchir davantage. Foncer tête baissée et adienne que pourra. Je serais dès à présent considéré comme viable, ma naissance serait inscrite à l'état civil et un nom me serait attribué. Néanmoins les probabilités que je survive seraient on ne peut plus faibles. Et si même un stupide acharnement médical parvenait à me maintenir à la vie, ce serait sans aucun doute pour entamer l'affaire avec d'importantes séquelles neurologiques...

Je suis bien ici, après tout. Le liquide amniotique est à température idéale. Je flotte, je vole, je goûte les délices de l'apesanteur. La place commence à me manquer, de sorte que je ne puis plus comme avant me mouvoir en toute liberté. Plus de galipettes désordonnées, j'apprends le mouvement coordonné. Je découvre le contrôle de moi, la maîtrise de mon corps. Je ne me lasse pas de cette apparente simultanéité qui conduit de la volonté à l'action : désirer, décider, et puis faire. J'ai envie de sucer mon pouce, je décide de sucer mon pouce, je suce mon pouce. Je pense à ma maman, je décide de lui manifester mon amour, je décoche un coup de pied. J'ai sommeil, je ferme les yeux, je dors.

Je dors seize heures par jour. Je suis bien. Je mange et je dors. Mon cordon ombilical continue d'acheminer toute l'énergie qui m'est nécessaire, et j'ai également découvert les vertus nutritives du liquide amniotique. J'en avale plusieurs litres par jour. Trop rapidement parfois et j'attrape le hoquet. Ça fait rire maman. J'aime son rire.

Souvent, elle me parle. Alors que tous les bruits extérieurs me parviennent considérablement atténués, assourdis notamment par le liquide amniotique, la voix de maman transmise le long de sa colonne vertébrale et utilisant les os de son bassin comme d'une caisse de résonance, sa voix m'est pleinement audible. J'aime sa voix. Et les battements sourds de son cœur rythment indéfectiblement mes pensées.

Papa – il semble que je n'ai d'autre choix que de le considérer comme tel – tente parfois lui aussi de me glisser quelques mots. Mais il lui faut élever la voix pour que je parvienne à l'entendre et, le plus souvent, il n'ose pas. Malgré les louables efforts qu'il entreprend pour se sentir concerné, mon existence lui semble bien abstraite encore. Je le comprends.

L'enfant, lui, n'a pas ce genre d'inhibition. Bien que contraint encore de filtrer beaucoup dans les aiguës, je l'entends très clairement qui piaille. Le petit malin se sert du nombril maternel comme d'un porte-voix. Inlassablement, il nous sert, à Maman et à moi, sa

litanie puérile : « L'est pas beau, ton bébé. Il est moche ! T'es moche, moche, moche ! » On jurerait un jeune chiot marquant inutilement son territoire. Inutilement car à moi, depuis que j'ai appris l'existence de ce jaloux, l'idée de ne pas être seul à supporter le poids de l'amour parental n'est pas pour me déplaire. Ce n'est pas lui qui me fera renoncer.

J'entends, et je vois aussi, même s'il y a malheureusement ici davantage à entendre qu'à voir. J'évolue dans un environnement dépourvu de lumière et de couleurs. Parfois, des ombres claires viennent me taquiner le nerf optique et je m'émerveille alors devant ce spectacle féérique et qui me suggère que de tous les sens la vue n'est pas le moins source de plaisirs.

Et s'il était nécessaire de voir le monde une fois pour ne plus douter jamais de la nécessité d'y faire son entrée ? Et si le monde était si beau que l'on en vienne à accepter l'idée d'en mourir ? Et si c'était dans l'esthétisme, dans le ravissement des sens qu'il fallait chercher le sens de la vie ? L'émotion et la sensualité comme contrepois miraculeux à l'angoisse existentielle : la proposition est séduisante. L'on pourrait alors choisir d'affronter la mort pour la promesse de musiques si belles qu'elles vous tireraient des larmes ; d'une harmonie si grande dans les formes et les couleurs qu'à les regarder on n'éprouverait plus que bien-être et bonheur ; de caresses données et

reçues, si douces et tendres, de parfums si délicats, de saveurs si subtiles, que vivre serait une bénédiction. L'on pourrait oser vivre pour le bonheur d'aimer et d'être aimé, et pour le plaisir d'un sourire, l'émotion d'un orgasme et le sublime qu'il y aurait alors en effet à donner la vie.

Oui, c'est là une présentation romantique des choses, et son attrait est incontestable. Sans doute me laisserais-je séduire sans plus d'atermoiements si je ne savais que d'autres avant moi ont cédé à la tentation, et se sont laissés aller à mordre imprudemment dans une belle pomme.

Je ne me contenterai pas, moi, d'une promesse, future chanter par un chœur entier de sirènes.

Je ne dispose que de cette certitude : ici, je suis bien.

Parfois, je me prends à rêver que la possibilité me sera donnée de prolonger indéfiniment mon séjour in utero. Oui, je voudrais pouvoir renoncer à naître pour ne pas avoir à renoncer au confort douillet de la matrice, lové là pour l'éternité, à l'abri de la vie et de ses tourments. J'aimerais tant que le temps se fige sur ces instants où, si je n'avais à envisager ma naissance, mon bonheur serait entier.

Malheureusement, et je ne le sais que trop bien, mon temps ici s'achève. Ailleurs il me faut, ou non, poursuivre.

Naître.

Ce serait déjà mourir un peu. Ce serait mourir dans cet univers-ci qui m'est si bon à vivre. Comment dans ces conditions venir au monde ne serait pas une souffrance ? On naît en portant son propre deuil.

S'il me faut abandonner cet univers douillet, s'il me faut me résoudre à être arraché à ma mère, à ses entrailles, et voir sectionné ce cordon ombilical qui nous unit si intimement, tranché peut-être par celui-là même qui se prétend mon père, il me reste peut-être la possibilité de ne pas naître dans l'autre. Laisser déjà la flamme du temps vaciller et s'éteindre.

Ma vie : aujourd'hui une fragile allumette enflammée et avant cela l'étincelle qui l'enflamma. Je suis cette allumette fragile, aujourd'hui presque entièrement consumée et dont la flamme mourante approche de la bougie, hésite encore à embraser la mèche. Il suffirait d'un souffle pour que tout finisse : une petite fumée blanche et des souvenirs qui partent en volutes et disparaissent. La possibilité existe que la flamme ne soit pas transmise, que jamais la bougie ne brûle et jamais non plus la cire ne coule. Ni mes larmes. Me reste la possibilité de ne pas avaler l'air au-dehors, faire le poisson, ne pas crier. Me faire du cordon une écharpe, et serrer... Ne jamais crier.

Je ne sais pas. Naître ou ne pas naître. Crier, laisser l'air envahir mes poumons, ou ne pas crier.

J'ai peur. L'angoisse m'étouffe. Vivre. Crier. Il paraît que ça fait mal la première fois. Après, on s'habitue. Peut-on vraiment s'habituer à tout ? A l'idée de mourir demain. A aimer tel ou tel qui aura peut-être disparu avant le jour qui finit.

Combien de larmes faut-il verser, comme au bonheur on verse son tribut ? Combien de temps ça dure le bonheur ?

Je n'aurais jamais l'assurance de rien d'autre que de la mort ! Quel sens cela aurait donc de vivre ?

Téter le sein ne serait pas pour me déplaire. S'abreuver à la source même de la félicité. Est-ce une raison ? Trop tôt aussi viendra le temps du sevrage. Je ne sais que cela. Que tout finit.

Je panique. Trop de sang dans mon crâne. Il y a quelques jours, je me suis retourné. Avoir la tête en bas. Je voulais, puisqu'il me faut en passer par là, me présenter sous mon meilleur jour. L'opération, sans être simple, a été considérablement facilitée par un ultime ajustement. Et non des moindres : depuis quelques semaines déjà, mon cul est devenu plus volumineux que ma tête.

Mon corps se fait encombrant. Il connaît des nécessités que j'ignore et réclame sa pitance. Mon sang bouillonne à mes tempes. Mes pensées perdent de leur fluidité. Ma raison se dilue. Je veux résister encore. Ne pas me laisser faire. Ne pas être emporté malgré moi dans le tourbillon de la vie.

Je veux être maître de mon cri. L'avoir décidé. M'être décidé.

Je suis en retard. Ils attendront bien encore un peu. Je ne suis pas prêt.

Je ne suis pas prêt.

Au téléphone, l'obstétricien suggère à mes parents d'avoir une vie sexuelle plus intense, afin de provoquer les contractions qui m'expulseront. On ne me laissera donc pas le choix d'attendre. On ne m'accordera pas le moindre délai de réflexion. C'est la dictature qui commence.

Comme on raconte une anecdote amusante, le médecin glisse aussi que depuis que mes reins fonctionnent, je fais pipi dans le ventre de ma maman. Elle ose une grimace de dégoût. Tout de même, c'est

moi qui baigne dedans. Qui le déglutis et, pour ainsi dire, qui le respire.

Depuis quelque temps, ils avaient espacé leurs coïts. Comme maman est vraiment énorme par devant, papa ne la prend plus que par derrière. Il paraît que je gêne.

Je n'ai pas fini de les gêner.

Cela ne semble d'ailleurs pas entamer ni leur désir, ni leur plaisir. Je suis aux premières loges. J'adore ça, je dois bien dire. Le plaisir qu'ils prennent, je le prends aussi.

Je reste encore un peu.

Ce matin, nous avons eu, tous les trois, un orgasme particulièrement voluptueux. Alors j'ai résolu de sortir. Pour voir.

Tout bien réfléchi, si la vie à un sens, c'est sans nul doute par là qu'il faut le chercher. Dans la volupté.

Je sors. J'ai peur. La vie.

La vie !

La vie, ce fragile pont de lumière qui, enjambant inutilement les limbes, joint le néant au néant.

Ne vous étonnez pas, ne m'en voulez pas non plus, je vous en prie, si dans quelques jours ou quelques semaines – et avant moi d'autres nourrissons ont fait ce choix, parce qu'ils étaient trop lucides, trop craintifs peut-être... – non, ne m'en voulez pas si je vous fais le sale coup de la mort subite.

On succombe facilement à l'attrait des limbes, vous savez.